



Jan Duyvendak, *Oeil pour oeil*, 2002. Vidéo 6 min
Courtesy Galerie Les Filles du calvaire

LE REEL, NOUVEL OPIUM ?

Par Alexandrine Dhainaut, *parisART.com*,

Simulacre, usurpation, surréalisme, etc. Les thématiques sont nombreuses tant les vidéos et installations présentées ici se nourrissent du réel sans jamais en épuiser le propos.

Une photographie d'un bateau de plaisance à quai baptisé «Reality» de Christian Barani nous accueille dans la galerie Les Filles du calvaire. Le mot «réalité» évoquant des choses si concrètes placardé sur une embarcation flottante et instable, voilà la contradiction qu'aborde l'exposition «Le réel, nouvel opium ?», contradiction contenue dans son titre même, entre tangible et imaginaire.

Les œuvres réunies par le collectif *Est-ce une bonne nouvelle ?* ont été choisies pour leur lien étroit, distancé ou affabulateur avec la réalité. Le réel comme source d'inspiration, ou point d'appui, interroge nos croyances, notre crédulité, face au flot d'images qui quotidiennement nous submerge.

Dans sa vidéo *Intérieur jour* en double projection (l'une sur écran et l'autre murale), Julien Gourbeix filme en travelling avant le toit en verre d'un hangar, et en travelling arrière le sol. En montage alterné sur l'écran, un tractopelle détruit des murs. On découvre au fur et à mesure qu'il s'agit d'un

décor de cinéma, un quartier entièrement reconstitué. En ne montrant qu'une vision partielle du lieu, Julien Gourbeix aborde la question du simulacre, et du réel au cinéma qui repose entièrement sur cette vision partielle.

Occulter délibérément, ne montrer que ce que l'on veut, telle est également la démarche de Patrick Hébrard. Pour *Jour de colère*, il conçoit une installation vidéo avec plusieurs moniteurs, projetant chacun des images rouges écarlates. Elles montrent de manière convulsée le passage d'un zeppelin ou de citadins. L'inquiétude qui s'en dégage repose sur un mouvement d'aller et retour rapide et continu qui empêche d'appréhender l'image dans sa globalité, et sur une bande-son digne d'*Apocalypse Now*. Voilà comment Patrick Hébrard, en passant simplement la main rapidement devant l'objectif de sa caméra, transforme une petite ville tranquille filmée depuis la fenêtre de son atelier, en terrain d'invasions aériennes et d'une guerre imminente.

En matière de réel, tout est une question de cadre. Comme Patrick Hébrard, Sara Millot ne montre que ce qu'elle veut: lorsqu'elle filme les spectateurs d'attractions en 3D, ou les adeptes des salles de jeux vidéos, section step et danse, elle ne filme que les visages de profil en gros plans. Leurs sauts au rythme du jeu vidéo ou les soubresauts de leur simulateur Imax, décontextualisés du sol ou d'un quelconque contre-champ sur les écrans qui leur font face, confèrent aux séquences une angoisse inexplicable. Sans doute parce que les sujets eux-mêmes sont pour un temps... en dehors de la réalité. Étrange face à face que celui du voyeur (nous) et du voyageur virtuel.

Le réel peut parfois être d'un humour grinçant. Dans *Impression, soleil couchant*, François Daireaux filme le spectacle quotidien que donnent les chinois à la nuit tombée au bord du fleuve Yalu, face à la Corée du Nord. A coups de musique tonitruante et de jets d'eau éclairés, c'est un véritable spectacle sons et lumières qui commence

tandis qu'en face la Corée du Nord, dans l'obscurité se tait. Le cadrage choisi par François Daireaux est éloquent. Les jets d'eau viennent sectionner l'image en plusieurs endroits et peuvent évoquer les barreaux d'une prison, métaphore du fleuve pour les coréens dont les tentatives d'évasion vers la Chine sont meurtrières.

Le réel peut aussi prendre des atours fantastiques. Dans la vidéo d'Alex Pou, *Grand Capricorne*, la forêt devient vectrice de peur. Convoquant tout un imaginaire enfantin, les ombres inquiétantes des arbres, les bêtes rampantes tapies dans l'ombre, on y projette volontiers ses angoisses. Alex Pou floute parfois l'image, filme en gros plan des parties du visage de son ermite, le regard d'un crapaud, tout en employant une bande-son acousmatique des plus effrayantes. Le lieu pourtant naturel, concret, de la vidéo sert de cadre à des images presque surréalistes.

Entre virtuel et réel, la frontière est parfois mince. Quand Raphaël Boccanfuso fabrique un carré de résine renfermant un morceau du mur de La Santé à Paris, il expose le vestige tangible d'un projet qui n'aura d'existence que dans son imagination: alors qu'il filmait l'enceinte externe de la prison, la police l'a contraint à effacer le contenu de son film. De même qu'Eléonore de Montesquiou filme, dix-huit minutes durant, les habitants d'une ville «fantôme». Construite à des fins de recherche nucléaire, *Sillamäe* ne figurait sur aucune carte géographique volontairement faussée. Une ville réelle à l'existence longtemps fictive. Une bonne base pour un film de science-fiction.

Dans une époque où l'on parle volontiers de scénario catastrophe, de théâtre de la violence pour évoquer des faits d'actualité, les œuvres présentées ici nous rappellent que ce que nous voyons n'est pas forcément la réalité mais que la réalité dépasse souvent la fiction. Distinguer le vrai du faux, un réel casse-tête.

«Le réel, nouvel opium ? — Exposition collective»
Galerie Les Filles du calvaire
Soufiane Adel, Christian Barani, Taysir Batniji,
Yann Beauvais, Edson Barrus, Raphaël Boccanfuso,
Anne-Marie Cornu, François Daireaux, Frédéric
Dumond, Yan Duyvendak, Agnès Geoffray, Julien
Gourbeix, Patrick Hébrard, Daniel Lê, Sabine
Massenet, Sara Millot, Eléonore de Montesquiou,
Françoise Parfait, patrickandrédepuis1966, Alex
Pou, Jean-Claude Taki, Brigitte Zieger
Exposition du 4 au 27 février 2010

[En savoir plus](#)

Pour retrouver l'article original, [cliquez ici](#)